

Cette ultime confession illustre tout l'intérêt de la publication de ce courrier. La guerre vue à hauteur d'un couple prend une autre dimension. Elle confirme son caractère total en imposant la séparation physique ; elle bouleverse les rôles sociaux des hommes et des femmes ; elle construit de nouvelles représentations du genre ; elle pénètre la vie privée et touche au plus intime. Louis Henrio, bilingue, choisit d'écrire à sa femme en breton ; il en fait la langue de l'affect, celle de l'expression du for intérieur.

Les *Love Letters* de Loeiz à Loeiza sont bien des matériaux pour l'histoire. Elles auraient pu inspirer le dramaturge américain Albert Ramsdell Gurney...

Didier GUYVARC'H

Gilbert NICOLAS, Éric JORET et Jean-Marie KOWALSKI (dir.), *Images des Américains dans la Grande Guerre de la Bretagne au front de l'Ouest*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 235 p.

Unique ouvrage paru dans le cadre breton à l'occasion du centenaire de l'engagement des États-Unis, l'ouvrage dirigé par Gilbert Nicolas, Éric Joret et Jean-Marie Kowalski, publié aux Presses universitaires de Rennes, dépasse ce cadre car il suit les *Sammies* des ports de débarquement jusqu'à la zone des combats en 1917-1918, puis leur réembarquement progressif après l'Armistice. Trois des six chapitres de cet ouvrage sont exclusivement consacrés au rappel des aspects militaires de cette expédition sans précédent. Les photographies utilisées pour présenter les différentes phases de l'engagement des États-Unis proviennent de fonds publics et privés, américains et français. Il s'agit d'une iconographie très souvent inédite, par exemple sur le rapatriement des Américains ou sur le regard de ceux-ci sur la Bretagne, l'un des points forts de l'ouvrage. Les auteurs insistent, à juste titre, sur l'importance toute nouvelle de la photographie comme témoignage et comme moyen de propagande dans le premier conflit mondial. Ce double enjeu constitue une limite de la source. Le recours systématique et unique à la photographie pour évoquer l'histoire militaire des années 1917-1918, même s'il est un choix clairement assumé jusque dans le titre, rappelle la politique de contrôle des images par l'Armée qui cherche à éluder ou occulter la mort. Dans ces 120 premières pages, la mort est absente des documents retenus hormis un cliché de croix de bois dans un cimetière. En revanche, les photographies abondent pour montrer la puissance logistique de l'armée américaine capable en quelques mois de multiplier des infrastructures considérables à Saint-Nazaire, Montoir, Savenay, Nantes, Brest.

En Bretagne, les États-Unis montrent toute l'étendue de leurs possibilités économiques et techniques en construisant, à marche forcée, quais, entrepôts, camps de transit, voies ferrées, bases d'hydravions, barrages, hôpitaux, routes pour des camions inconnus de la population locale. Ce spectacle, cette exposition de la puissance industrielle d'un pays, qui, par ailleurs, est encore un nain au plan militaire, rappellent

visuellement que l'ambition économique est une des raisons de l'entrée en guerre des États-Unis. L'idéalisme attribué au président Wilson va de pair avec la doctrine de la « porte ouverte » qui prône la liberté du commerce international pour protéger la paix. En 1917, cette doctrine devient pour les États-Unis un but de guerre quand l'Allemagne décide d'intensifier la guerre sous-marine qui met en danger les bateaux américains apportant armes et munitions à la Grande-Bretagne et à la France.

Les relations entre militaires américains et civils bretons sont analysées à partir de documents iconographiques plus variés que les seules photographies. On retrouve ainsi le regard, implicitement réprobateur, de Jean-Émile Laboureur porté sur la situation des soldats noirs cantonnés aux tâches subalternes ou celui de Mathurin Méheut sur le développement de la prostitution liée au repos du guerrier américain. Regards étonnés aussi que ceux des enfants des écoles publiques de Nantes, saisis dans leurs dessins, exhumés en 1991²⁷, qui disent la fascination pour la « musique américaine des nègres ». À la démonstration de l'efficacité logistique s'ajoutent des pratiques sportives nouvelles qui attirent les spectateurs bretons, surtout les plus jeunes ; c'est le cas du *base-ball* et surtout du basket. Mais c'est le jazz qui paraît être, avec le *chewing-gum*, le seul vrai support mémoriel de ces deux années de cohabitation. Le 12 février 1918, au théâtre Graslin à Nantes sont entendues les premières notes de jazz en Europe exécutées par quarante-deux musiciens noirs. Le quotidien *Ouest-Éclair* commente : cette « musique de primitifs, ce sont des chansons de nègres, soit [...], mais, enrichie de nos harmonisations, cette musique de nègres devient ultramoderne ». Dans l'ancienne capitale de la traite des noirs, cette reconnaissance du métissage, d'une acculturation, prend une valeur particulière ! Cette imprégnation mutuelle reste marginale tant le décalage entre les modes de vie paraît important. La population bretonne découvre un « fossé technologique » et un « choc culturel » que traduisent, par exemple, des dessins réalisés près de La Roche-Bernard. Du côté américain, les témoignages retenus décrivent une Bretagne sale, sous-équipée ou pittoresque.

Malgré les efforts des autorités qui multiplient les cérémonies célébrant l'alliance franco-américaine, la fascination initiale se transforme après l'Armistice en désamour. L'ouvrage passe vite sur les tensions et les affrontements à Saint-Nazaire et à Brest, où le drapeau américain est même brûlé. Le réembarquement et la liquidation des stocks américains s'effectuent dans un climat de désillusion sans doute mutuelle. Ce désenchantement explique en partie les difficultés des constructions mémorielles après 1919. La lenteur mise à construire des mémoriaux est un signe : 1926 à Saint-Nazaire, 1937 à Brest, 1988 à Savenay pour une simple plaque sur ce que fut le plus grand hôpital américain en France. Le livre fait le constat d'une quasi-suspension de la mémoire

27. GUYVARC'H, Didier, *Moi Marie Rocher, écolière en guerre, Dessins d'enfants. 1914-1919*, Rennes, Apogée, 1993.

après 1937 et n'aborde pas l'antiaméricanisme qui sévit après les bombardements de villes bretonnes pendant la Seconde Guerre mondiale. Le débarquement de juin 1944 contribue aussi à l'oubli de celui de juin 1917. Le flux et le reflux de la mémoire collective traduisent l'ambivalence de ces deux années. La population bretonne accueille avec bienveillance et curiosité ces soldats porteurs d'espoir, mais juge leur comportement insupportable après l'Armistice. Restent alors les mémoires privées, voire intimes, en particulier celles des unions matrimoniales qui échappent encore à l'historien. Quel a été le devenir des 280 Brestoises, des 228 Nazairiennes ayant épousé un *Sammy* ?

Les dernières pages de ce livre révèlent sa double fonction ou son caractère hybride. Réalisé par un collectif d'historiens et d'archivistes, il se veut un livre d'histoire par la précision et la rigueur dans le commentaire des images, dans les textes introductifs des chapitres. Il est aussi un album de souvenirs pour les élèves de l'école américaine de Rennes, *School Year Abroad*, qui ont participé à ce travail collectif et pour leurs parents qui ont largement financé sa publication.

Didier GUYVARCH

Yann LAGADEC et Hervé LE GOFF, *War hent ar gêr : Sur la route de la maison – la Grande Guerre banale et exceptionnelle de Michel Lec'hvien*, Pabu, Éditions À l'ombre des mots, 2017, 275 p.

La Grande Guerre est un moment exceptionnel dans l'histoire culturelle. Les Français n'ont jamais autant écrit que pendant ces cinquante-deux mois : cette profusion de lettres, de carnets, procède de plusieurs motivations, dont la principale est la preuve de vie adressée aux proches, et peut-être avant tout à soi-même : j'écris donc je suis. Rappeler cette fonction existentielle de l'écriture est nécessaire pour le lecteur d'aujourd'hui, qui aborde des écrits de guerre souvent répétitifs, convenus, banals.

Pour le plus grand nombre des combattants, la fin de la guerre signifie l'arrêt d'une pratique épistolaire qui ne dépassait pas la sphère de l'intimité. Devenus anciens combattants, certains prolongent cette pratique d'écriture ; elle change alors de nature, car elle s'adresse à la sphère publique et répond à de nouvelles motivations.

Le texte de Michel Lec'hvien, étudié avec une précision quasi-chirurgicale par Yann Lagadec et Hervé Le Goff, fait partie de ces écrits cherchant à participer à la construction de la mémoire collective de la guerre. Son histoire éditoriale laisse peu de doute sur l'utilisation de ce récit pour promouvoir la langue bretonne, associée aux valeurs défendues par l'Église catholique. Publié en breton dans la revue *Breiz* du 11 mars au 2 juin 1928, il devient en 1929 un livret adapté à la lecture enfantine ; cette même année, il est traduit en français par un prêtre, neveu du narrateur. En 1931, 3 000 exemplaires du livret *War hent ar gêr* ont été vendus. Le contexte de